

Modèles et mesures, éléments d'épistémologie économique

Sylvestre Frézal, *Ellipses*, 2010

Sylvestre Frézal, professeur d'économie à Science po Paris publie un petit ouvrage particulièrement stimulant sur l'épistémologie de l'économie chez Ellipses. Dans une forme très claire mais néanmoins très érudite et agrémentée de nombreuses citations, il se propose de compléter modestement les manuels d'économie existants avec une réflexion sur la production scientifique en économie. Dès l'introduction, il remarque : « *A l'écoute d'une analyse économique –quelques phrases à la radio ou bien quelques lignes dans le journal- deux types de réactions spontanées, polaires, émergent souvent. Le premier est une adhésion sans réserve. De fait, le raisonnement proposé est un enchaînement logique, le chiffre avancé est par nature objectif : logique, objectif, donc dont la conclusion est incontestable. Le second est un rejet sans appel. De fait, le raisonnement a omis de prendre en compte certains aspects de la réalité, le chiffre est biaisé ; sa conclusion est donc sans valeur. Généralement on adopte l'un ou l'autre de ces types de réaction en fonction de ses conclusions à notre idéologie. Ceci accrédite la vision de l'économie non comme une analyse objective, technique, mais comme une opinion, relevant du domaine politique* » (p11). Si selon l'auteur, toute pensée a besoin, pour développer ces raisonnements, de simplifier le réel en l'abordant sous un angle donné, la tentation est grande selon lui de rejeter le raisonnement simplifié au prétexte que tout n'est pas si simple : hélas « *de nombreux étudiants, de nombreuses personnes, faute de recul épistémologique sur les enseignements qui leur sont fournis ou bien par idéologie, ont tendance à se situer dans cette catégorie* ». S. Frézal rappelle que toute pensée, qu'elle soit réfléchie ou impromptue, repose sur une modélisation : « *cette modélisation peut être consciente ou inconsciente, formalisée ou non, implicite ou explicite, mais elle constitue un socle nécessaire à tout raisonnement, à toute observation* » (p15).

Le livre propose un chapitre introductif sur la démarche scientifique et citant Poincaré (« une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierre n'est une maison »), l'auteur rappelle les fondements historiques de la construction d'un savoir raisonné dans un cadre formalisé (évoquant Thalès notamment), mais aussi ses racines philosophiques, en citant Bergson : « *Tous, anciens et modernes, s'accordent à voir dans la philosophie une substitution du concept au percept. Tous en appellent à l'insuffisance de nos sens, aux fonctions d'abstraction, de généralisation et de raisonnement* ». Mais il montre que la science va plus loin dans l'analyse du lien causal, puisqu'elle passe du « *donc* » au « *pourquoi* » et d'une constatation à une recherche par un raisonnement logique. Rappelant que pour progresser, l'économie a dû faire appel à des concepts abstraits incontournables (comme l'utilité, l'aversion au risque, la préférence pour le présent, l'inflation), le caractère abstrait de ces concepts ne permet en rien de disqualifier la pertinence d'une analyse s'appuyant sur eux (« *l'essence de la science est d'abstraire pour pouvoir généraliser* »). D'ailleurs, selon S. Frézal, « *la critique récurrente à l'heure actuelle de la mesure de l'inflation « perçue » plutôt que l'inflation « réelle » marque une régression de près de deux millénaires et demi* » (p28).

« L'instrument de mesure finit toujours par être une théorie et il faut comprendre que le microscope est un prolongement de l'esprit plutôt que de l'œil » (Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*).

Dans son premier chapitre, S. Frézal insiste sur l'importance de la modélisation en science économique (en trois sous-parties, « *il faut simplifier pour appréhender* », « *il faut découper pour étudier* », « *il faut formaliser pour réfléchir* ») : « *si le talent du vulgarisateur est de vulgariser le connu, le talent du scientifique ou de l'artiste, c'est de vulgariser l'inconnu* » (p31) prenant l'exemple d'un enfant qui dessine sommairement un bonhomme comme représentation stylisée de la réalité, il rappelle qu'un modèle n'est pas la vérité et n'a pas la prétention à l'être (tentative de mise en cohérence d'observations et « *artefact de la pensée nous permettant d'appréhender certains aspects*

de la réalité »). La construction du modèle est confrontée à l'impératif de la simplicité (« *l'artiste devant l'exigence protéiforme des phénomènes, a besoin de se réfugier dans la simplicité démesurée* », Thomas Mann) mais aussi à celui de la précision, d'où l'importance de l'échelle de grandeur (« *si un modèle est une épure, il est une caricature* », p45). L'auteur prend comme exemple le modèle de concurrence pure et parfaite « *l'économiste commence par décrire un monde utopique lourdement chargé d'hypothèses qui permettra ensuite de se rapprocher de la réalité en relâchant les hypothèses une par une par une critique de cette épure (en y ajoutant les interactions stratégiques, les externalités, les asymétries d'information, etc.)* » (p58). Un modèle ne peut être bon que si l'utilisation l'est, et il ne peut tout au plus que fournir que des éclairages et il faut se garder du piège qui consiste à perdre son esprit critique face à un modèle dont les enseignements nous confortent dans nos préjugés : « *rien n'est pire qu'un modèle instrumentalisé inconsciemment, par facilité ou par ignorance épistémologique* ». C'est la raison pour laquelle on ne peut se passer selon l'auteur de purs concepts comme « l'utilité » chez les économistes ou la « masse » chez les physiciens : c'est leur portée générale et non leur réalisme qui forge leur légitimité à appréhender le réel.

Dans son second chapitre, S. Frézal montre l'importance de la mesure comme outil empirique permettant de valider ou de réfuter. Il s'appuie sur un problème économique simple, à savoir celui de l'impact d'une hausse du salaire minimum sur le chômage : « *Premier raisonnement : si les salaires augmentent, les revenus augmentent, donc la consommation augmente, donc le chômage baisse. Second raisonnement : si les salaires augmentent, le coût du travail augmente, donc les délocalisations augmentent et des ouvriers trop coûteux sont remplacés par des machines, donc l'emploi diminue, donc le chômage augmente. Les deux raisonnements sont justes. Pourtant, ils sont contradictoires. Leurs conséquences s'opposent, et pour savoir quel effet est prépondérant, la mesure est nécessaire. On pourrait avoir une conviction a priori sur la force quantitative relative de ces deux effets, mais ce ne pourrait être une conviction que dans le sens le plus obtus du terme, de préjugé* » (p63). En ancrant les raisonnements dans la réalité, la mesure permet de passer de la logique à la science. Dans son troisième chapitre (« *l'économie parmi les sciences ?* ») l'auteur interroge plus particulièrement la spécificité du raisonnement économique : « *ontologiquement (l'économique) est donc une science de la gestion des ressources rares ; pratiquement une science des incitations, c'est-à-dire une science de la gestion d'information, fondamentalement, une science des comportements humains* » (p102). Pour S. Frézal, l'économie théorique vise ainsi à appréhender des mécanismes comportementaux par une décomposition des raisonnements logiques, en s'attachant à décrire un enchaînement causal au sein d'un cadre cohérent. Rappelant que les mathématiques ne peuvent appréhender les notions de causalité (« *une équation décrit une corrélation et non une causalité* » p.120) et qu'en conséquence, l'économie ne peut se passer du langage littéraire, S. Frézal montre que la causalité constitue tout à la fois la pierre angulaire de la science mais aussi sa fragilité intrinsèque. En effet, « *dès lors qu'une science théorise, c'est-à-dire qu'elle invente un lien causal, elle devient foi (...)* Il y a inévitablement une dimension esthétique derrière (c'est l'intuition causale qui constitue le cœur de la construction scientifique) ».

« Pourquoi faire de la science ? Parce qu'elle est belle, dans sa clarté éblouissante, dans sa simplicité, dans sa capacité à exprimer sobrement le réel » (p150)

Dans son ouvrage, S. Frézal compare systématiquement la physique et l'économie en évoquant de front la question du complexe de l'économiste en quête d'une scientificité équivalente, mais note que « *la foi est parfois plus présente dans la physique que dans l'économie* » (p122) : en effet, l'économiste dispose d'une connaissance interne des causes, puisque chaque individu fait des choix et l'économiste sait donc quels sont les motifs qui y président. La causalité est donc davantage fondée en économie qu'en physique selon l'auteur. Pour autant, « *croire en l'économie peut être un acte de foi bien plus dangereux (...)* En physique, la foi est certes purement idéologique, mais on sait que ses conséquences sont validées ; en économie la foi n'est que largement idéologique, mais ses conséquences ne sont que partiellement validées, et, pire, elles ne sont probablement que partiellement validables » (p124), notamment en raison du poids de l'hypothèse « *toutes choses*

égales par ailleurs » qui exprime un « besoin non assouvi de quantification » que la physique assure plus efficacement. Enfin le péché originel de l'économie consiste dans une différence fondamentale avec la physique : cette dernière a été créée pour comprendre, et l'économie intègre également l'objectif d'agir et de dominer la nature, d'où la fonction périlleuse de l'économiste comme « conseiller du Prince » qui s'écarte de la science et de sa vocation froidement analytique. S. Frézal insiste enfin sur le fait que « la scientificité de l'économie est limitée par une rationalité imparfaite, dans la mesure où elle ne peut reposer sur des expérimentations (...) Mais de toute façon, une science ne produira jamais de vérité, tout au plus des vérités en sursis » (p146)